

REPORT
RAPID

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCÈSE DE MONTRÉAL

AVRIL 1872

(AVEC L'APPROBATION DES SUPÉRIEURS)

VINGTIÈME NUMÉRO

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DU JOURNAL *LE NOUVEAU MONDE*

No. 22 RUE ST. GABRIEL.

1872

RAPPORT
DE
L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCÈSE DE MONTRÉAL

AVRIL 1872

(AVEC L'APPROBATION DES SUPÉRIEURS)

~~~~~  
VINGTIÈME NUMÉRO  
~~~~~

MONTREAL
DES PRESSES A VAPEUR DU JOURNAL *LE NOUVEAU MONDE*

No. 22 RUE ST. GABRIEL.

—
1872



MISSIONS DE LA SISISKATCHEWAN

Lettre du R. P. Fourmont, Oblat de Marie, à ses Parents.

II

Rivière de la Biche, le 5 Juin 1871.

Mon Guide.—La Croix de la Jolie Butte.—Protestants.—Malice d'un Catholique.

(Suite.)

Arrivé au campement, on dresse immédiatement les loges et les tentes, et l'on prépare le souper. Alors on a peu de repos, et vous entendez de toutes parts la conversation commencer et se continuer parfois assez avant dans la nuit. Le plus souvent ici, comme partout, on parle des heures entières pour ne rien dire, et l'on rit à gorge déployée sans trop savoir pourquoi. Pour moi, pendant tout ce temps, je me repose en disant mes prières, mon bréviaire, et en faisant le catéchisme. Je n'ai vraiment guère le temps de prendre part à ce babillage; ce que je regarde plutôt comme un bonheur que comme un malheur. Cependant il faut bien quelques fois faire comme les autres; car on me fait assez souvent des visites, et alors il faut bien causer; ce serait très drôle de se regarder en face sans rien lire. Dans ces conversations, j'ai remarqué plusieurs fois de la part de nos Catholiques combien ils étaient attachés à leur religion, et combien vivement ils sentaient toute la fausseté et tout le ridicule du protestantisme. Un jour mon guide me conta cette petite histoire qui lui était arrivée.

« J'étais, dit-il, engagé au service de la compagnie de la baie d'Hudson. J'avais pour chef un protestant plein d'ardeur pour la propagation de sa secte; à tout prix il voulait m'embrouiller par ses raisonnements et me gagner par ses belles promesses. Je me défendis de mon mieux, et une fois je réussis à le mettre à bout par ces quelques mots: Comment voulez vous, lui dis-je, que je quitte

ma religion pour la vôtre? si vous voyiez les choses aussi clairement que je les vois, vous comprendriez que pour cela il faudrait avoir perdu le bon sens. Car enfin une religion comme la vôtre, où chacun croit ce qu'il veut et fait ce que bon lui semble, ne peut être la vérité et l'œuvre du bon Dieu; ainsi laissez-moi tranquille, je vous prie, et ne venez plus me tenir de tels propos.»

Un autre jour c'était un autre médis qui pour me faire rire un peu me contait quelques-unes de ses petites malices. d'un air qui n'annonçait pas le repentir. « Avant mon départ du fort des prairies, me dit-il, je rencontrai le bon M. Christie, qui, prenant intérêt à ma nombreuse famille, me demandait avec sa bonté accoutumée des nouvelles de tout mon petit monde. Après l'avoir satisfait sur ce point, j'ajoutai : Vous voyez bien, mon bon Monsieur, que je serais un bon ministre protestant, et qu'on devrait bien me choisir pour cela. »

« Qu'est-ce que tu veux dire, mauvais plaisant? me répondit-il; je ne comprends pas. »

« Comment, vous qui avez tant d'esprit, vous ne comprenez pas! C'est pourtant bien clair. Les ministres protestants sont payés non pas en raison de leur mérite ou de leur position, mais en raison du nombre de leurs enfants. Hé bien! assurément de cette façon j'ai assez d'enfants pour être un bon ministre et avoir d'assez jolis gages. »

Cette réplique fit beaucoup rire. le bourgeois du port. Du reste les ministres du protestantisme dans ce pays ne sont pas l'objet d'une grande estime ni d'une grande admiration pour bien des protestants, qui ne voient en eux que des commerçants déguisés.

III

CAMPMENT DU BUFFALO

Passage de la Rivière Bataille.—La Pêche.—Arrivée du grand Camp.
—Les élections — Grande Prairie. — Pénible chasse. — Egarements.—Le camp des Cris.—Grand Conseil.—Conversion miraculeuse d'un sauvage.

le 18 Juin 1871.

Le lundi 22 Mai, vers midi, nous descendions le ravin, qui borde la rivière Bataille, au risque de casser le cou à

nos chevaux, voire même à nos personnes. Mon cheval a toujours de mauvaises aventures, quand il rencontre des passages difficiles. Ici il trouve le terrain propice pour faire le saut périlleux ; et piquant la tête la première, il roule au fond du précipice. Heureusement que je pus le maîtriser et le faire descendre jusqu'au bas sans autre accident. La rivière était gonflée par les pluies des jours précédents. Aussi nous eûmes toutes les peines du monde à nous tirer de tous les dangereux passages qu'il fallait traverser pour arriver sur les hauteurs voisines.

Il fallait avoir l'audace de nos chasseurs pour oser faire passer des charrettes par de tels précipices. Nous trouvâmes quelques familles campées à cette place, et occupées à faire la pêche, en nous attendant. Leur procédé est si ingénieux qu'ils trouperent moyen, sans filet, de prendre assez de poissons pour vivre. Ils barrent la rivière avec une barricade de branches d'arbres, dans lesquels s'embarrassent les poissons qui essaient de passer au travers, et alors on le prend avec les mains. La nuit précédente on avait pris 130 beaux et excellents poissons.

Le lendemain, 23 Mai, notre brigade rejoignait enfin le gros camp, composé d'une soixantaine de loges. Dès le soir, j'annonçai les élections pour le lendemain ; car ils n'y avait pas de temps à perdre ; bon nombre de gens n'avaient déjà plus de vivres, et ceux qui en avaient encore n'en avaient que pour quelques jours.

Le 24 Mai fut donc consacré aux élections, et à l'organisation du petit gouvernement qui régit notre caravane tout le temps de la chasse.

Mon guide fut élu chef presque à l'unanimité ; de sorte que l'autorité civile et religieuse se trouva ainsi réunie sous la même tente. C'était de bon augure pour l'avenir. On élut ensuite précipitamment le Grand Conseil, les capitaines ; et ceux-ci choisirent leurs soldats parmi les jeunes gens. Quelques dignitaires eurent la modestie de refuser, les uns pour de bonnes raisons ; d'autres, je pense, sans autre intention que de se faire prier. N'étant pas disposé à parlementer en ce moment, je proposai au public de choisir d'autres dignitaires en leur place. Alors on choisit sans vote quelques hommes de bonne volonté, qui paraissaient être les plus capables. On choisit entr'autres un Anglais protestant, qui déjà s'était fait remarquer par son jugement et ses bonnes relations avec

les Catholiques : un de ces protestants qui n'ont plus qu'un pas à faire pour entrer dans le bercail du bon Pasteur. Il fréquente assez souvent l'Eglise de la Mission, il a même été un des plus ardents à travailler à l'érection de la nouvelle Cathédrale de St. Albert. Depuis son élection, nous n'avons qu'à nous flatter du choix que nous avons fait. C'est un des meilleurs et des plus fermes cavaliers ; un des plus disposés à m'appuyer au besoin.

Le lendemain des élections, 28 Mai, nous levions le camp avec nos deux cents charrettes, et environs cinq cents chevaux de chassé ou de trait. Le pavillon de la caravane flottait sur la charrette du guide qui ouvrait la marche. C'est ainsi que nous fîmes notre entrée dans la grande prairie de Notre Dame de la Paix, habitée par les Cris, les Pieds-noirs, les Sarcis, les Pieds-jaunes et autres Sauvages. Désormais plus de bois de chauffage ; pas le plus petit buisson. Ainsi qui n'admirerait la bonté admirable de la Divine Providence, qui peuple cet immense désert d'un animal aussi précieux que le buffalo. Lui seul fait vivre les peuplades sauvages qui l'habitent, leur fournissant à la fois leur nourriture, leur habitation, leurs vêtements, leurs lits, le combustible, etc.

Alors commença la chasse qui pendant plus de deux semaines fut des plus pénibles, et suffit à peine à notre nourriture. Les chasseurs, montés sur leurs meilleurs coursiers, battaient le terrain sur un espace d'environ 40 kilomètres de large, et ne revenaient souvent qu'avec un cabri, espèce de chèvre sauvage qui court avec une extrême rapidité, souvent même, ils ne rapportaient au camp qu'une extrême fatigue ; alors il fallût emprunter à la cuisine de son charitable voisin.

Quelques fois les chasseurs poussaient plus loin leurs excursions, et ne revenaient qu'au bout de deux ou trois jours. Parfois même, malgré leur étonnante sagacité, qui les dirige si bien d'ordinaire, ils se perdaient complètement, et ne se retrouvaient qu'après quelques jours. Dans ce cas, on faisait chaque soir des fusillades, afin de le'avertir de la direction du camp. Un des sauvages Pieds-noirs, qui ont rejoint notre caravane, s'est ainsi perdu pendant environ huit jours. Il s'était écarté de sa famille pensant revenir au bout de quelques heures ; mais voilà qu'il découvre quelques chevaux perdus dans la prairie. Aussitôt il se met à leur poursuite pour les prendre ;

mais il ne put les rejoindre malgré l'agilité de ses jambes. Il court pendant une journée entière. Enfin, voyant les chevaux lassés il peut réussir à les prendre en leur lançant le lacet; mais par malheur, il n'a pas de lacet à sa disposition. Alors il tue une biche, et avec la peau il fabrique un lacet. Mais pendant ce temps les chevaux se sont reposés, et reprennent leur course rapide, si bien qu'après plusieurs jours de poursuite, notre pauvre sauvage, épuisé de fatigue, est obligé de renoncer à son dessein. Quand il revint au camp, déjà, sa famille le pleurait comme mort.

Vers la fin du mois de Mai, nous rejoignîmes un camp de Sauvages Cris, composé d'une trentaine de loges. Ces sauvages se disaient Catholiques; mais j'eus lieu de voir que ces infortunés ne comprenaient guère la grâce de leur vocation; car ils témoignaient la plus grande indifférence pour la prière et pour l'instruction; ils ne se servaient guère de la prière que comme d'un préambule pour me demander du tabac. Mais ils étaient mal tombés en s'adressant à moi pour cet article. Ayant toujours eu horreur de la pipe, je n'ai pas besoin de traîner parmi mes bagages un bureau à tabac, comme le font tous nos chasseurs. Car c'est chose presque innouïe de trouver un sauvage ou un métis qui n'ait pas la moitié du temps la pipe à la bouche. Aussi ils ne conçoivent guère comment je puis vivre sans le calumet, et c'est presque une merveille pour eux. Toutefois ils me croient généralement sur parole, et ne font pas d'instance; mais ils s'accroupissent à la porte de ma tente pendant assez longtemps, jusqu'à ce que la fantaisie de partir les prenne. Je profite de cette précieuse visite pour les instruire; mais voyant ainsi que je ne leur donne que du spirituel, ils ne viennent plus.

Quelques uns cependant ont fait exception, et ont voulu profiter de ma rencontre pour se confesser, communier, et renouveler leurs chapelets usés.

Un bon vieux sauvage, privé de la vue, avait été baptisé l'année précédente par le R. P. Lacombe, qui lui avait donné une image avec une inscription attestant son baptême et son mariage.

Après avoir prié, il m'a présenté son image, en me priant de mettre ma signature à côté de celle du R. Père, et de certifier comme quoi il priait toujours de bon cœur

le Grand Esprit. Ce sauvage dans sa simplicité m'a semblé avoir une âme bien agréable aux yeux de Dieu. « Tous les jours, m'a-t-il dit, je dis mon chapelet, » et pour preuve il se met eu devoir de le réciter de suite avec sa femme.

Après la visite de ce pauvre aveugle, je reçus la visite non moins intéressante d'un autre viellard, cathécumène depuis bientôt un an. « Je viens, me dit-il de suite, pour que tu m'enseignes la prière du Grand-Esprit, je voudrais bien le connaître et recevoir l'eau de la prière. Je le lui ai promis avec bien d'autres choses, et je veux accomplir toutes mes promesses. Lui seul est le Grand-Esprit ; il a montré sa puissance, en me prenant en pitié au milieu de ma plus grande douleur. Ma fille unique, consolation de mes vieux jours, était aux portes de la mort. A peine respirait-elle encore ; alors je vais trouver le Grand-Esprit dans la maison de la prière, et je lui dis : O Grand esprit, on m'a dit que toi seul est puissant, que toi seul est bon, que rien ne t'est impossible ; hé bien ! montre en ce moment ta puissance et ta bonté, en guérissant ma fille, et je te promets de renoncer à tout ce que j'ai fait de mal jusqu'à ce jour, pour prendre ta prière, et faire ce que tu commandes. » Le Grand-Esprit m'a exaucé et m'a rendu ma fille ; et voilà pourquoi je prie, et je veux être fidèle à la prière tant que je vivrai. »

Les chefs de ce petit camp de sauvages vinrent nous demander la permission de se joindre à notre caravane dans sa marche en avant. Avant de leur donner une réponse décisive, on réunit le Conseil dans la plus grande loge de notre camp. Les chefs indiens furent invités à exposer leur demande. Après des pourparlers assez longs on acquiesça à leurs vœux, à condition qu'ils se soumettraient à nos lois.

« Nous y consentons d'autant plus volontiers, dirent-ils, qu'aussi bien il va bientôt falloir subir les lois du gouvernement de la grande terre. » Mais leurs bonnes dispositions ne durèrent pas longtemps. Au bout de deux ou trois jours ils nous ont quittés, sous prétexte qu'ils ne pouvaient nous suivre. Ce qui peut être vrai, car ces sauvages ne sont pas riches en chevaux. Ils ont seulement quelques charrettes ; beaucoup n'ont que des chiens pour trainer leur loge et leur bagage, et sont obligés tout le temps de marcher à pied.

IV

La Rivière la Biche.—Les Sarcis.—La Paix.—Mécontentement.—Ba p
tème des Sauvages.

Le trois Juin, après une quinzaine de jours de marche, nous arrivâmes sur le bord de la rivière La Biche. Cette rivière, un peu plus grande que la rivière Bataille est aussi plus difficile à passer. Il y a peu d'endroits où l'on puisse la franchir, et à raison des affreux précipices qui la bordent, et à raison de la profondeur de ses eaux. Cependant quelques chasseurs l'ont passée à cheval, et ont tué quelques Buffalos de l'autre bord. Mais n'ayant pas découvert de grandes bandes, le conseil décida qu'on descendrait ses rives, en poussant nos recherches vers le centre de la grande prairie où se trouvent d'ordinaire en cette saison les grosses bandes de Buffalos.

Le huit Juin, nous rencontrâmes encore un nouveau camp de sauvages ; les Sarcis, composé environ de 40 loges ; ils se joignirent à nous et nous suivirent toujours depuis.

Ces sauvages sont plus riches en chevaux que les Cris, et vivent d'ordinaire avec la tribu des Pieds-noirs, quoi- qu'ils aient leur langue particulière. Nos gens ont profité de cette rencontre pour faire avec eux des échanges, et acheter des chevaux, des peaux de Buffalos, en donnant des couvertures, des vêtements en échange. Ces pauvres sauvages avaient bien grand besoin de ces articles, n'ayant presque tous qu'une peau de Buffalos pour se couvrir. Ce qui ne les empêche pas de mettre de la vanité dans leur toilette, car où ne va pas se nicher l'amour propre et l'orgueil.

Le sauvage quant il ne trouve pas moyen de mieux faire, fait au moins ce qu'il peut pour embellir la nature. Ils se vermillonnent le visage, les paupières, leurs robes de Buffalo, et parfois jusqu'à leurs chevaux. De plus ils attachent aux cheveux, aux oreilles, aux bras tout ce qui brille ou éclate : fils de laiton, morceaux de cuivre, perles de verre, plumes, etc. Puis avec cela ils se pavannent comme de vrais paons, se croyant de gros Seigneurs.

Pauvres sauvages ! Ils font de la vanité en petit, tandis qu'on la fait en grand dans les pays civilisés ; voilà je pense, toute la différence.

Ainsi, depuis leur arrivée dans notre camp, celui-ci ressemblait un peu à la tour de Babel. Il renferme des Canadiens français, quelques Anglais, des Métis en plus grand nombre, des sauvages Cris, Sarcis, Pieds-Noirs.

Et cependant tout ce monde vit actuellement en paix, quoiqu'il y ait au milieu d'eux des Sauvages, les Cris et les Pieds-Noirs, qui, il y a quelques mois seulement, étaient encore en guerre.

Cette guerre acharnée durait depuis dix ans; ils se tiraient des coups de fusils partout où ils pouvaient se rencontrer; l'inimitié était si profonde que les Cris dans leur langue désignent les Pieds-Noirs par le mot *Ayatch* qui veut dire ennemi.

Mais aujourd'hui une paix profonde et un amour presque fraternel règne entre tous les sauvages de la grande Prairie de Notre-Dame-de-la-Paix. Puisse-t-il en être ainsi par toute l'Europe, par tout l'Univers. Et comment cela s'est-il fait? Sans aucun doute par la puissance de la Vierge immaculée sous le patronage de laquelle on avait mis tous ces pauvres sauvages, l'invoquant tous les jours sous le titre de Notre-Dame-de-la-Paix, *Regina Pacis*. Et de qui s'est-elle servie? D'un espèce de fou, serviteur dévoué des Missions, mais qui avait la folie de vouloir prêcher les sauvages à tort et à travers, parlant presque des journées entières, leur distribuant tout ce qui lui tombe sous la main.

Alexis, est son nom.

Il part l'hiver dernier, seul, en traine à chien, par le froid le plus rigoureux, à la recherche des sauvages, « Je veux, répétait-il sans cesse, je veux qu'ils fassent la paix. »

Après des fatigues inouïes, après avoir même perdu son chien, il arrive enfin dans le principal camp des Cris, et de suite leur prêche la paix, mais si fortement qu'il vient à bout de les convaincre. Alors il leur demande le tabac de la paix, pour le porter aux Pieds-Noirs.

Il n'a pas moins de réussite auprès de ces derniers, qui consentent à recevoir et à fumer le tabac de la paix; puis deux cents cavaliers, notre Alexis en tête, partent sans armes pour aller parlementer avec les Cris.

À leur approche les Cris vont les recevoir avec les plus grandes manifestations de joie et les introduisent dans leur camp. Alors ce ne sont que festins et chants de réjouissance; on fume la journée entière.

Puis les cavaliers Cris font à leur tour la visite du camp des Pieds-Noirs, où ils ne sont pas moins fêtés.

Que le bon Dieu soit glorifié. La guerre acharnée que se faisaient ces pauvres Indiens, était un des plus grands obstacles à leur conversion. Espérons que pour eux enfin est sonnée l'heure de la miséricorde. Le grand missionnaire des sauvages, le R. P. Lacombe va passer l'été au milieu d'eux avec le R. Père Doucet, pour les instruire.

J'ai déjà, le dimanche 11 Juin, baptisé vingt de leurs enfants. Ces pauvres petits portaient les livrées du démon, consistant en divers objets de superstition, attachés à leurs cheveux ou à leur cou. On a fait comprendre à leurs mères qu'il fallait jeter tout cela pour leur donner l'eau de la prière ; et aussitôt toutes les mamans se mettent à arracher tous ces objets avec la plus grande docilité. Jamais encore je n'avais fait autant de baptêmes dans une même journée.

Ce même jour j'avais eu une quarantaine de communions à la Grand-Messe. J'ai aussi fait une visite à leur camp. A peine y étais-je entré, qu'un des plus anciens m'a fait entrer dans sa loge ; c'est un cathécumène, tous ses enfants sont baptisés. « Père, me dit-il, j'aime beaucoup la prière, et je regarde comme mes parents les hommes de la prière (les prêtres). On me disait : tu n'es pas sage ; tes enfants vont mourir misérables. Il vaudrait mieux pour toi donner au soleil des couvertes et des fusils ; cela te porterait plus de chance. Je n'ai pas cru ceux qui me parlaient ainsi, et j'ai bien fait. Car pour eux, le Grand-Esprit les a frappés, et leur a enlevé leurs enfants dans la maladie, quoiqu'ils eussent donné des couvertes et des fusils au soleil : et moi qui ai gardé mes couvertes et mes fusils, j'ai encore tous mes enfants. Oui, le Grand-Esprit seul est grand, seul est bon. » Puis tout en parlant, voilà que le bon vieux et sa vieille se mettent en devoir de me préparer un petit festin de ce qu'ils avaient de meilleur ; un grand plat de viande hachée, des navets de prairie, et une boisson composée de je ne sais quoi. Il fallait bien pour leur faire plaisir, goûter un peu à tout cela, quoique je n'eusse pas faim.

Après les cérémonies du baptême, les bonnes mamans voulurent aussi m'emmener souper chez-elle. « Tu dois être fatigué, disaient-elles, viens manger un peu. » Généralement ces bons Indiens sont très hospitaliers ; ils parta-

gent leurs vivres non seulement entr'eux, mais aussi avec les étrangers qui leur font l'honneur de les visiter, quand bien même cette visite devrait durer plusieurs mois.

Sur ces entrefaites la division faillit se mettre dans notre caravane. Un des membres du Grand Conseil vint me trouver confidentiellement et me dire le sujet de son mécontentement. « Je ne suis pas content du chef, Père, et je pense qu'il serait bon d'en choisir un autre. La chasse ne réussit pas ; mes jeunes gens s'égarèrent, parcequ'ils ne connaissent pas assez bien la direction que nous suivons. Si le chef réunissait plus souvent le Conseil, tout irait mieux. »

Mais je lui fis comprendre que, s'il y avait des reproches à faire, les conseillers les méritaient aussi bien que le chef, parcequ'ils étaient en dignité pour l'aider de leurs avis et de leurs conseils, et non pour l'accuser et ambitionner sa place. Puis pour achever de détruire en eux cet esprit révolutionnaire, je leur rappelai la fable, trop oubliée de notre temps, des *grenouilles qui demandent un roi*.

« Vous ne pouvez pas souffrir ce chef, qui, dites-vous ne remue pas assez, prenez bien garde d'en avoir un autre qui remue trop, et vous croque à belles dents, comme ceci a lieu pour bien des gens, qui ont raisonné comme vous, et s'en mordent les doigts aujourd'hui. »

Cette citation fit bien rire mon grave magistrat, et parut achever de le convaincre. Depuis ce temps il n'a plus été question de changement de gouvernement.

V

Désordres nocturnes.—La Police.—Nouveau moyen de contenter le monde à peu de frais.—La Grande chasse.

Depuis que nous sommes entourés de sauvages, nos jeunes gens se sont laissés un peu trop entraîner à la sauvagerie. Non contents de s'habiller à la façon des sauvages, ils imitent leurs chants nocturnes, sans crainte de troubler le sommeil de ceux qui ne partagent pas leurs goûts. De plus ces cris barbares sont accompagnés par les affreux hurlements des chiens. Il n'y a pas de pire charivari. Ces désordres avec d'autres encore moins excusables, avaient lieu contre mes recommandations, et au grand déplaisir des gens paisibles. Il fallait donc y appor-

ter un remède efficace, remède d'autant plus nécessaire que le conseil regardait cela comme une bagatelle au dessous de sa compétence.

Jé renouvelle donc mes avis plus énergiquement, mais toujours en vain. Le goût de la sauvagerie l'emportait sur tout, même sur l'autorité du prêtre toujours respectée par nos gens comme celle de Dieu même. Alors que faire ? D'abord, une belle nuit que tout ce tapage redoubla au point que je ne pouvais clure la paupière, je me dis : « Il nous manque une police : vraiment c'est une institution de la plus grande utilité ; » et comme je ne connaissais personne dans le camp capable de se mettre à la hauteur d'un agent de police, je résolus de m'y mettre moi-même.

Me voilà donc debout, et armé d'un bon fouet, j'attends les délinquants qui sous prétexte de monter la garde, et de s'empêcher de dormir, tenaient tout le monde éveillé se promenant autour du camp et hurlant à qui mieux mieux, leurs chants barbares. Puis aussitôt qu'ils sont à la portée de mon instrument, je leur en administre quelque bonnes volées à tous, capitaines et soldats sans distinction, tout en leur faisant entendre ma voix pour les complimenter. A peine m'ont-ils reconnu qu'ils fuient de tous cotés.

Le lendemain celui d'entr'eux qui avait le mieux senti les coups de la police, vint me remercier, en me disant : « Mon Père, je suis bien aise que tu m'aies fait comme je le méritais ; je t'en remercie, j'étais trop bête pour comprendre autrement ; je te remercie beaucoup. »

Mais comme tous les coupables n'avaient pas l'intelligence aussi développée, le soir, je fis part au public de mon mécontentement ; j'adressai une semonce aux autorités, et j'exigeai des magistrats qu'ils fissent respecter plus sérieusement l'autorité du Père, me montrant bien résolu de ne souffrir aucun désordre dans le camp.

On s'assembla, on délibéra longuement comme toujours ; enfin on proclama une espèce de loi qui mettait à l'amende quiconque ne respecterait pas le Père et ses paroles.

Depuis ce temps la police dort tranquille, et le fouet se borne à sa modeste fonction de fouetter le cheval de sa charette.

Ce n'est que le 15 juin qu'ont commencé les grandes chasses. Ce jour là et le lendemain nos chasseurs ont tué

environ 300 Buffalos. Aussi des charettes de viande fraîche arrivent à chaque instant dans le camp, à la grande satisfaction de tout le monde, même de nos ménagères, qui depuis travaillent presque jour et nuit à préparer la viande pour le mettre en pémican. Pendant ce temps, je reçois toujours des visites nombreuses des Sarcis, ils viennent surtout me demander des remèdes et des médailles. L'un d'entr'eux est déjà venu plusieurs fois me demander mon crucifix et tout ce que j'ai d'images dans mon livre ; puis il les baise, les presse sur son cœur, et prie devant chaque objet avec une ardeur et une gesticulation qui annoncent combien il a confiance dans le Grand-Esprit.

VI

Le Saint Sacrifice de la Messe.—Les deux Missionnaires.—Le grand chef des Pieds-Noirs.—Accident.

Le 28 Juin 1871.

La plus grande consolation du missionnaire dans ses pénibles voyages, c'est assurément de pouvoir offrir chaque jour le très saint Sacrifice de la Messe ; bonheur qu'il n'est pas toujours possible de goûter. Cependant le bon Jésus m'a fait la grâce jusqu'aujourd'hui de ne pas en être privé un seul jour depuis mon départ. Généralement nos chrétiens ont de la dévotion au St. Sacrifice. Cependant un assez grand nombre ici, comme en bien d'autres localités, ne montrent cette dévotion que quand ils ont un pressant besoin du secours d'en haut. Ils ressemblent assez à ces sauvages, qui dans une circonstance où leur vie était fort en danger, priaient à pleine bouche, faisant les plus belles promesses au Grand-Esprit, puis après le danger oubliant le Grand-Esprit, la prière et les promesses. C'est ce qu'on appelle, je crois, en France et en Canada la dévotion de Marin.

Il faut dire que nous avons plus d'un bon catholique qui savent apprécier en tout temps la valeur infinie du St. Sacrifice de l'autel. Tout dernièrement, j'en ai vu un exemple des plus frappants.

Il y a quelques jours, je venais de sonner ma messe, selon ma coutume. Malheureusement ce matin là les Buffalos s'étaient éveillés trop vite, ils accouraient vers nous en

assez grand nombre. Vite le conseil se réunit et donne permis de chasse. Aussitôt tous les chasseurs de courir après leur coursier, pour profiter de cette bonne occasion. Cependant j'en remarquai un, déjà d'uncertain âge, et des meilleurs chasseurs, qui venait selon sa coutume à la Ste. Messe. « Comment ! lui dis-je, tu ne vas pas chasser le Buffalo ? Cependant il y en a dit on, beaucoup ; et tu perds là une belle occasion. »

« Je ne veux pas pour cela manquer la messe, me répondit-il. »

« Mais tu ne pêcherais pas, lui dis je. »

« Je le sais bien, mais je tiens plus à la messe qu'à la plus belle chasse. »

« Hé bien ! vraiment, tu as raison ; d'ailleurs avec le bon Dieu on n'y perd jamais. »

Quelques jours plus tard mon chasseur m'abordait d'un air satisfait, en me disant : « Père c'est merveilleux comme le bon Dieu m'a récompensé l'autre jour, où j'ai préféré la messe à la chasse. A peine étais je de retour dans ma loge, que voilà un sauvage Pied-Noir, qui ne me connaissait pas, m'aborde et me dit :—« toi tu n'as pas chassé, hé bien ! viens vite que je te donne deux Buffalos que je viens de tuer proche d'ici. »—Ainsi le bon Dieu m'a amplement dédommagé, et plus que je ne le méritais. »

Il n'est pas rare que dans cet immense désert, où la vie finit par devenir monotone, où la chasse de chaque jour ressemble d'ordinaire à celle de la veille, il n'est pas rare dis-je, de voir l'ennui venir frapper à votre porte. C'est ce qui m'est arrivé plus d'une fois, ainsi qu'à bien d'autres. Aussi combien on est heureux d'avoir d'aussi agréables surprises que celle que j'ai eue samedi dernier, 24 juin.

Il n'y avait pas longtemps que le soleil était levé, je reposais encore sur ma peau de Buffalo, lorsque, tout-à-coup, à la porte de ma tente se fait entendre une voix qui m'est bien connue, et je reconnais le R. P. Lacombe. intrépide apôtre des Indiens de la Grande Prairie. Ayant appris par un sauvage que je n'étais qu'à une journée et demie de marche du campement où il se trouvait, il part aussitôt accompagné de ce sauvage, et voyage jour et nuit pour venir se jeter dans mes bras.

Que sa visite nous a fait du bien à tous ! Il a aussi eu la chance de rencontrer parmi nous un certain nombre de sauvages des diverses tribus qu'il évangélise, entr'autres

le grand chef de la grande tribu des Pieds-Noirs. Il a conféré longtemps avec ce dernier pour le préparer à recevoir la bonne prière, et l'engager à dire de bonnes paroles aux hommes de sa tribu. Mais nous ne pensons pas que ce chef soit un des premiers à donner le bon exemple à ses sujets, il aime trop pour cela l'eau de feu. Aussi n'a-t-il rien répondu aux belles paroles par lesquelles le R. P. Lacombe l'engageait à renoncer à ce poison, qui en a déjà fait périr beaucoup de sa nation. Cependant tous les Pieds-Noirs que nous avons vus, désirent beaucoup la visite du Missionnaire, et nous espérons qu'un grand nombre auront le bonheur d'en profiter.

Le bon Père ne s'est pas donné un seul instant de repos pendant les quelques jours qu'il est resté dans notre camp; il se multipliait pour satisfaire le désir que tous avaient de le voir et de l'entretenir.

Quelques métis de notre camp nous avaient quittés pour prendre une autre direction; la femme de l'un d'eux se trouvait très-mal, déjà elle avait reçu l'extrême-onction. A la nouvelle que le Père Lacombe est arrivé elle manifeste le désir de le voir. Le R. P. vient de chanter la grand'messe, (car c'était dimanche dernier); il prend à peine le temps de déjeuner, et le voilà encore à cheval pour aller consoler cette pauvre agonisante. En revenant il eut le malheur de tomber de cheval, ce qui ne lui était jamais encore arrivé. Son cheval tomba sur lui, et faillit lui casser la jambe. Il a bien souffert pendant quelques temps; ce qui ne l'a pas empêché de bien vite repartir pour se dévouer à ses chers Indiens.

VII

L'orphelin.—La quête.—Foi d'une néophyte.—Chasse abondante.—
Séparation.—L'enfant miraculeusement conservé.—Encore les
Pieds Noirs.

Encore trois jours, et je vais être de retour à notre chère mission de St. Albert. Voilà une dizaine de jours que nous sommes déjà en marche pour sortir de la Grande Prairie, dans les profondeurs de laquelle nous nous étions lancés à la poursuite des Buffalos. Pendant ces dix jours nous avons marché presque toujours à journée entière; hier soir le soleil était couché, quand nous avons campé.

Heureusement que c'est aujourd'hui le St. Jour du Seigneur. Nous en avons grand besoin pour nous reposer; et nos coursiers en avaient encore plus besoin que nous. Je profite du St. Jour pour terminer mon petit journal.

Et d'abord, il faut que je vous parle d'un pauvre petit sauvage que j'ai recueilli pendant mon voyage. Je m'estime très heureux que la divine providence m'ait envoyé ce beau petit présent, en récompense des fatigues du voyage. Ce pauvre petit appartient à la tribu des Cris; sur le terrain desquels nous chassons depuis quelques semaines. Il n'a plus ni père, ni mère, ni frère, ni sœur. Son père est mort dans la guerre; et ses autres parents sont morts de la petite vérole. Il y avait près d'un mois qu'il était seul abandonné dans le désert, quand on l'a trouvé, vivant au jour le jour de ce que lui faisait trouver la divine providence; cette bonne mère de tous les petits orphelins.

Quand on me l'a amené, il était presque nu, n'ayant sur lui que quelques lambeaux de peaux de Buffalos.

Comme je n'avais rien moi-même pour couvrir sa nudité, j'ai fait un appel à la charité de mes chasseurs, qui, quoique pauvres eux-mêmes, ont voulu donner quelque chose pour l'amour du bon Dieu; en sorte que l'on a fini par m'apporter toute une charge de petits vêtements, à l'usage des enfants.

Puis nous voilà à faire sa toilette. Bientôt le pauvre petit ne fut plus reconnaissable, il avait une mine vraiment charmante.

Depuis ce jour je suis très content de lui, quoiqu'il ne paraisse âgé que de 6 à 7 ans. Il paraît assez intelligent, et fait son possible pour me plaire. Je vais l'emmener à ma résidence du lac Ste. Anne.

Plusieurs de mes chasseurs ont, eux aussi, recueilli de ces pauvres orphelins; et les ont adoptés pour leurs enfants. Notre orphelinat de St. Albert en compte environ une vingtaine; et si mes ressources le permettaient, nous en aurions encore un bien plus grand nombre.

Une autre consolation m'a encore été donnée, c'est de préparer par le catéchisme quelques enfants et quelques néophytes à la première communion. J'ai surtout admiré la bonne volonté et la foi d'une vieille néophyte de la tribu des Cris; femme âgée d'une soixantaine d'années, que la picoté a rendue veuve l'année dernière. Le nom ou

plutôt le surnom de son mari vous donnera une idée de la manière dont on se nomme en ce pays-sauvage ; il s'appelait *pas-de-bonnet*.

Cette pauvre veuve n'a pas la mémoire heureuse, et plus d'une personne se fut découragée en sa place, en voyant avec quelle extrême difficulté elle apprenait ses prières. Cependant sans découragement et sans respect humain, elle venait aussi souvent qu'elle pouvait, se faire réciter ses prières, avec la docilité d'un petit enfant, sans jamais trouver trop longue la leçon du catéchisme. Parfois elle me disait, mais sans paraître découragée : « Père, je pense que je ne pourrai jamais avoir le bonheur de faire le festin de la prière : je suis trop bête pour cela ; tu le vois bien : je ne puis retenir la prière que tu m'enseignes. »

« Prends courage, lui disais-je ; le bon Dieu aime beaucoup à venir dans le cœur des gens de bonne volonté comme toi ; il voit tous les efforts que tu fais chaque jour pour le mieux connaître, et apprendre sa bonne prière. Il t'en récompensera bientôt en se donnant tout à toi dans le divin festin qui rend le cœur heureux et fort. »

Un jour que je cherchais à lui faire connaître la bonté de Dieu par le magnifique spectacle que nous offre chaque jour l'immense prairie, œuvre de ses mains adorables, elle me répondit : « Père, c'est bien vrai ce que tu dis ; tous les jours en voyant tant de belles choses que le bon Dieu a faites pour nous, qui le méritons si peu, je sens mon cœur touché, et les larmes coulent de mes yeux ; je ne puis m'empêcher de m'écrier : O Grand-Esprit, que vous êtes puissant, que vous êtes bon ! je veux toujours vous aimer, faites que j'aie bientôt le bonheur de vous posséder dans mon cœur. »

Une autre fois, il lui vint à l'idée d'amener avec elle son enfant âgé de 7 à 8 ans, pensant qu'il apprendrait plus facilement qu'elle, et qu'ensuite il pourrait lui faire réciter la prière à elle-même. J'admirai cette charmante simplicité de la pauvre vieille, et je la félicitai de son heureuse idée.

Pendant que j'exerçais ainsi mon saint ministère, évangélisant les pauvres, les petits, les simples de cœur, sorte de gens que le monde méprise, mais que le bon Dieu aime plus spécialement, et auxquels il réserve les plus belles places dans son royaume, nos chasseurs faisaient

de magnifiques chasses, rencontrant tous les jours de nombreuses bandes de Buffalos; en sorte que, en quelques semaines ils en ont tué plusieurs milliers, et ont chargé leurs charrettes ainsi que les miennes.

Le bon Dieu, a évidemment, béni notre voyage. Nous avons à la vérité quelques malheurs à regretter; mais ces malheurs n'ont enlevé la vie à personne; plusieurs paraissent avoir été miraculeusement conservés.

Un jour, dans le fort de la chasse, deux frères poursuivaient à outrance une bande de Buffalos; les pauvres animaux fuyaient à toute jambe, lorsque le premier de la bande met la patte dans un de ces trous si nombreux dans la prairie, et fait la culbute; tous ceux qui le suivent tombent culbutés les uns sur les autres. Les deux chevaux des chasseurs, lancés à toute vitesse, tombent avec les cavaliers dans le monceau. Les jeunes gens sont étourdis par la violence de la chute, et restent quelque temps sans connaissance. L'aîné des deux frères, qui était le moins blessé, recouvrira bien vite ses esprits; mais quelle n'est pas sa frayeur, lorsqu'en ouvrant les yeux, il vit un des bœufs sauvages se précipiter sur son coursier, et le culbuter avec ses cornes. Heureusement qu'il en fut quitte, ainsi que son cheval, pour la peur. Tous les Buffalos ayant retrouvé leurs jambes fuyaient comme de plus belle. Une vache seule était restée sur le terrain, s'étant cassé le cou, en faisant comme les autres le saut périlleux. Ce qui consola les chasseurs des contusions qu'ils avaient attrappés dans leur chute.

Vers le 20 juillet, la chasse était terminée à peu près. Un grand nombre de nos chasseurs prirent la résolution de retourner à leur domicile de St. Albert, tandis que les autres résolurent de continuer leur vie nomade dans le désert. Donc il fallut se séparer, et je dus reprendre le chemin de notre chère Mission.

Rien de bien extraordinaire ne nous est survenu depuis jusqu'à ce jour, si ce n'est qu'une petite fille est tombée de la charrette qu'elle conduisait, et la roue lui a passé sur la poitrine presque sans lui faire de mal, quoique la voiture fût chargée de vivres. Le père de l'enfant, qui est un bon chrétien, regarde ce fait comme miraculeux. Il pense que le bon Dieu a voulu lui donner un avertissement de ne pas manquer la messe une autre fois, comme il l'avait fait ce jour-là sans bonne raison.

Hier, nous avons encore rencontré quelques loges de Pieds-Noirs, qui revenaient de vendre leur fourrure au lord Edmontou. Ils sont venus presque tous me faire visite et me demander des médecines, par chance, j'en avais encore quelques-unes pour les satisfaire. Ces pauvres sauvages m'ont paru assez raisonnables.

Puisse le bon Dieu leur ouvrir bientôt, ainsi qu'à leurs frères, les yeux de l'âme, afin qu'ils connaissent et aiment le Dieu infiniment bon, qui est venu racheter tous les hommes au prix de son sang adorable!

APERÇU SUR LES MISSIONS D'OREGON

PAR UN ANCIEN MISSIONNAIRE (1)

(Suite)

Archidiocèse d'Oregon City

A Sa Grandeur Monseigneur de Montréal.

MONSEIGNEUR,

Pour compléter les détails sur les laborieuses missions de la côte de la mer, il faut bien aussi y faire mention des quatre à cinq mille indiens qui occupent environ un quart ou un cinquième de cette côte.

Mais auparavant, il ne sera pas hors de propos de dire un mot de la situation des sauvages de l'Orégon en général.

Le gouvernement américain dans ses nombreux traités avec les différentes tribus indiennes de l'Orégon, ne leur a pas toujours alloué en indemnité les plus grandes et plus fertiles vallées, ni les plus accessibles au commerce. Tant s'en faut qu'un sort assez contraire semble avoir été leur partage commun. Ces tribus ont été, pour la plupart, reléguées dans de petits valons à la tête des rivières, au milieu des montagnes, et quelquefois même au fond des déserts.

On compte dans les trois territoires d'Orégon, de Washington, et d'Idaho, dix huit à vingt de ces réserves sauvages; il n'y reste plus de tribus indépendantes ou non-affranchies, comme dans les territoires à l'est et au sud des Montagnes Rocheuses. Toutes ont été amenées à signer des traités de paix; la plupart l'ont fait de bon gré, voyant d'ailleurs l'inutilité d'une résistance: quelques autres y ont été contraintes depuis quelques années déjà, par la force des armées, et après plusieurs années de guerres assez cruelles. Elles vivent donc toutes en paix mainte-

(1) Voir, pour ce qui précède, les numéros 17ème et 18ème de nos Annales.

nant sur des terrains assignés par le gouvernement, et à grandes distances les unes des autres. En sorte qu'il n'existe plus maintenant en ces pays aucun danger pour les blancs de la part des sauvages; et encore moins pour les missionnaires qui les ont toujours visités, et demeurent actuellement au milieu d'eux.

Pour le maintien du bon ordre et de la paix avec les blancs, et aussi pour la rémunération des Indiens, chacune de ces réserves est munie d'une agence et de tout un personnel d'employés du gouvernement : un agent, un secrétaire, un interprète, un médecin, un instituteur, un maître-fermier, maître-charpentier, maître-forgeron, maître-meunier, maître-scieur, etc. etc., qui, tous, sont rémunérés d'un excellent salaire. Seul, le plus indispensable, celui qui le mérite davantage par ses fatigues et ses labeurs, le ministre de leur âme a été omis et négligé; pas un centin, pas une bouchée de pain ne lui a été allouée dans toutes ces fastueuses provisions gouvernementales en faveur des pauvres indiens. Mais malgré cet entier abandon du gouvernement pour les intérêts spirituels de ces pauvres nations, dix de ces réserves ont encore l'inestimable avantage de posséder des missionnaires résidant au milieu d'elles. Les autres sont visitées régulièrement chaque année. Et les évêques n'ont rien tant à cœur que de voir arriver le jour où les difficultés occasionnées par plusieurs agents protestants, cesseront; et à trouver ensuite les Missionnaires, et les ressources suffisantes pour établir et supporter de pareilles missions.

Mais voici quelques détails sur l'une de ces importantes missions; ils ne manqueront pas d'intérêt; car qui prend connaissance de l'une, a une idée générale de toutes les autres; les difficultés et les avantages y sont, à peu de chose près, les mêmes.

Un Missionnaire du diocèse de Nesqually, territoire de Washington, aurait sans doute pris, pour sujet modèle de sa description, la magnifique Mission des Snohomiches, où le Rév. Père Chirouse et ses nobles compagnons, les Oblats et les braves Sœurs de la Providence ont, par la persévérance et le dévouement, obtenu déjà des résultats si consolants; ou encore, la fameuse mission naguère si désespérée de Takamas et aujourd'hui si prospère, grâce au rare dévouement et au zèle intelligent et énergique du Révd. Mr. St. Onge, dont l'affaiblissement de la santé

menace de devenir une perte si grande pour ces missions. (1)

Un Missionnaire du Vicariat apostolique d'Idaho eut certainement choisi quelque'une des six grandes et belles missions des Montagnes Rocheuses, si heureusement établies, et si vaillamment soutenues par les R.R. P.P. Jésuites; celle de St. Ignace, par exemple, chez les Pend'o-reilles, où les Sœurs de la Providence soutiennent un si beau et si touchant parallèle avec les Héroïnes de la Rivière McKenzie.

Mais, ayant appartenu à l'Archidiocèse d'Oregon City, je dois naturellement lui donner la préférence du sujet de ma description. Entre six ou huit réserves sauvages qui appartiennent à ce diocèse, choisissons celle du Grand Rond, comme l'une des plus considérables et des plus anciennes.

Il y a vingt ans environ, après une guerre assez meurtrière entre les blancs et les sauvages du Sud-Ouest de l'Orégon, le gouvernement intervint par ses troupes, et réunit bon gré mal gré, sur un même domaine qu'il leur accorda, dix à douze tribus ou nations différentes; c'était tous les Indiens, sans exception, qui habitaient çà et là dans le bas Orégon. Leur nombre était alors, disait-on, de huit à dix mille; ils seraient donc diminués de moitié, puisque maintenant on en compte à peine quatre à cinq mille, sur cette réserve, qui a une étendue de 20 lieues du nord au sud sur le côté de la mer, par une profondeur de dix lieues environ; mais tout ce pays est de montagnes couvertes de vieilles forêts entièrement incendiées: ce qui lui donne un aspect tout-à-fait monotone et triste. Il y a, au milieu de ces montagnes, et à la source d'une rivière, un joli petit vallon de forme ronde, et d'un diamètre d'à peine une lieue, c'est là le Grand Rond; et c'est ce Grand Rond qui a donné son nom à tout ce domaine, et à cette Mission.

Tous les sauvages du bas Orégon ainsi réunis sur une réserve, surent encore, sans franchir leurs limites, former quatre à cinq grands camps; et dans chacun de ces camps les différentes nations ou tribus se cantonnèrent

(1) Le Rév. M. St. Onge ayant été envoyé au pays natal pour le rétablissement de sa santé, s'y occupa entre autres choses de la composition et de l'impression de deux livres, en deux différentes langues sauvages, contenant Prières, Catéchisme, Cantiques, Grammaire et Dictionnaire, etc. Deux Pères Jésuites le remplacent dans la Mission des Yakamas.

séparément des unes des autres, conservant, chacune, sa langue et ses mœurs. (1) C'est ce qui obligea le gouvernement à établir en trois localités différentes deux agences et une sous-agence.

Pour assurer la paix, et empêcher les différents indiens de désertir leurs nouveaux foyers, une garnison de deux à trois cents soldats séjourna pendant quelques années sur chacune de ces réserves. Mais heureusement cela devait bientôt changer, car la débauche et la corruption de ces militaires même devenaient une très grande occasion de scandale pour ces pauvres sauvages. Ces troupes furent donc congédiées, il y a bien dix ans passés. D'ailleurs ces indiens qui faisaient déjà depuis longtemps la traite avec les blancs, n'étaient plus si farouches ; ils se soumettent donc facilement au nouveau régime et devinrent aussi affranchis et sociables que la plupart de nos indiens sur leurs réserves en Canada. Avec l'aide des ouvriers des agences du gouvernement, ils se bâtirent de jolies maisonnettes en planches, avec planchers, ouvertures, et cheminées en terre : ils s'entourèrent de petits jardins, et de petits champs, où ils cultivent des patates, des oignons, des melons, des tomates et plusieurs légumes qui viennent si abondants en ces beaux climats qui sans être chauds, admettent rarement de la neige. Au centre du Grand Rond est un grand champ commun, contenant plus de mille acres, lequel est entouré aux frais du gouvernement qui fournit encore les charrues et les bœufs pour le labourer, ainsi que les semences. Les indiens y élèvent le blé, le maïs, l'avoine et autres céréales qui sont ensuite mises dans un grenier commun, lequel est tenu et gardé par des employés qui donnent et distribuent ces grains pendant la saison de l'hiver. On fait attention néanmoins à donner à chaque indien une plus ou moins grande part selon la somme de travail qu'il a consacrée à la récolte et à la semence. C'est un excellent moyen d'exciter l'industrie et l'émulation parmi les sauvages. Néanmoins ce qui fait et fera toujours leur joie et leurs délices, c'est la chasse et la pêche. La saison de la pêche est à peine arrivée, (avril et mai) qu'aussitôt le plus grand nombre des travailleurs laissent là la charrue

(1) On y compte parmi les principales nations, les Chinouks, Falhates, Klahcamas, Yamhills, Télihouks, Sayouslôs, Galapouillas, Umpqua's, Coquins, Siscayoux, etc., etc.

et les semences pour aller à la poursuite d'une récolte qui leur semble plus facile et plus prompte ; mais ce n'est pas toujours la plus abondante, ni la plus sûre. Il en est souvent de même de la petite moisson de leurs grains : qu'ils laissent tomber et périr sur le sol, tandis qu'ils vont courir les montagnes, à la chasse de la biche et du chevreuil.

Un mot maintenant de ces pauvres indiens sous le rapport religieux. Un seul missionnaire, le Rév. Père Croquet, (1) fut, il y a douze ans, chargé d'aller évangéliser, instruire et baptiser ces huit à dix mille sauvages, répandus sur un domaine grand de vingt lieues par dix, campés par tribus le long de la mer, et sur les rivières, à des distances souvent d'un, de deux et trois jours de marches les unes des autres. Pour un ouvrier évangélique, entreprendre seul de christianiser sur un champ aussi vaste et aussi inculte, ce semblait téméraire, et même tâche surhumaine. Aussi représentations furent-elles faites à plusieurs reprises à l'archevêque, que c'était peine perdue, qu'il y avait là ouvrage pour trois à quatre missionnaires, que le Père Croquet étant seul, c'était sacrifier à pure perte un aussi brave et digne homme il valait enfin bien mieux l'employer qu'ailleurs, etc. Mais rien n'ébranla la résolution épiscopale, et encore moins l'ardeur et le zèle incomparables de l'apôtre du Grand Nord, car c'est par ce titre que l'on aime souvent à le désigner.

Douze années donc de prières et de courses apostoliques, (car il prie toujours en marchant, et vice versa) ont valu le ciel à plusieurs mille de ces pauvres indiens, si souvent morts aussitôt après le baptême ; puisque l'occupation principale du missionnaire en un champ nouveau est d'administrer le baptême aux enfants, d'instruire et baptiser les malades et les mourants. Et comme nous l'avons déjà dit, le nombre de ces pauvres sauvages serait réduit de moitié depuis qu'ils ont été contraints à une vie plus sédentaire sur les réserves. L'archevêque annonçait un jour à ses douze à quinze missionnaires, réunis en retraite pastorale, que le père Croquet avait l'année précédente fait, à lui seul, plus de baptêmes et de sépultures, que les autres missionnaires ensemble. Il ne faudrait pas cependant croire que c'est à bâtir des églises, ou à former

(1) On appelle aussi du nom de Père les prêtres séculiers dans ces missions.

de grandes congrégations que ce digne homme a acquis la confiance et l'estime générale des indiens; qui, tous, reçoivent toujours sa visite avec un religieux plaisir. Il ne s'est jamais bâti, avec les épargnes de son modique traitement, qu'une petite chapelle où se réunit le dimanche, quand il y est, une petite, mais très pieuse congrégation. Mais c'est en se multipliant, pour ainsi dire, et à se répandre sans cesse parmi ses sauvages même les plus éloignés, qu'il a fait tout le bien. Il les instruisait volontiers par petite bande, en plein air ou sous un arbre; souvent aussi il profitait de l'occasion d'un malade qu'il préparait au baptême, pour y instruire toute une famille. Ainsi ce n'est pas par les grandes réunions ni assemblées que l'on instruit mieux des peuples qui commencent.

Voici cependant quelques-unes des grandes difficultés que ce saint homme a eues, et aura longtemps encore à combattre. Au premier rang sont les jongleries, (*Tamanoisse*), espèce de médecine par enchantement, ou impositions par lesquelles les jongleurs prétendent guérir les malades; ce sont des chants grogneurs, des contorsions, des grimaces, des sauts et des cris. Y a-t-il un indien malade quelque part que tous ceux des environs viennent passer la nuit auprès de lui, s'assoient en cercle autour de la cabane; le malade est auprès du feu dans le centre avec l'homme ou la femme de médecine qui le travaille avec grande agitation, et toujours avec un grognement qu'il s'efforce de rendre mystérieux et prophétique. Tous prennent part à ce chant lugubre qu'ils regardent aussi un peu comme les derniers honneurs rendus à leurs parents ou amis mourants. De là cette réponse d'un métis catholique pour lequel on avait fait tout ce tapage, et que le missionnaire réprimandait fortement: *al-lais-je, dit-il, sans aucune démonstration, me laisser mourir, seul, comme un chien.*

Une autre misère qui n'est peut-être pas moins déplorable parmi eux, est la manie des jeux intéressés; ils jouent tout, même les choses les plus nécessaires à la vie; telles que les couvertes que chacun reçoit du gouvernement, au commencement de chaque hiver, leurs habits même, leurs armes, leurs chevaux, etc.

Une troisième plaie, et elle est grande encore, c'est la polygamie, non pas tant simultanée, que consécutive. Chez les chrétiens heureusement cela s'éloigne, et semble disparaître graduellement; mais chez les infidèles

- c'est une vraie calamité. Rien de plus commun que de voir des jeunes gens de trente ans avoir déjà changé de conjoint trois et quatre fois. C'est tantôt l'homme, tantôt la femme qui se dérobe ainsi de son conjoint pour s'associer à un autre qui le quitte bientôt à son tour. Puis cette indigne vente que font les pères et les mères de leurs filles, entraîne une multitude d'autres difficultés, et de nombreuses querelles. Les maris ainsi abandonnés de leurs femmes qu'ils ont payées quelque fois une carabine, plusieurs couvertes, et quelques chevaux, reviennent ensuite avec grand bruit réclamer leur propriété. C'est des querelles et des démêlés quelque fois interminables, et auxquels des tribus et nations entières prennent part.

A la vue de toutes ces misères et de leur persistance, les missionnaires sont depuis longtemps convaincus qu'un seul moyen peut y porter un remède efficace, c'est l'éducation chrétienne de la jeunesse, et sans laquelle jamais on ne pourra conduire ces peuples à aucun degré satisfaisant de moralité, ni même de civilisation. C'est pourquoi tant d'efforts et de sacrifices ont été faits par les Evêques et les Missionnaires pour l'établissement et le soutien d'institutions de ce genre pour les enfants sauvages. Plusieurs réserves déjà jouissant de ce précieux avantage et les Missionnaires, tant religieuses que prêtres, ont le bonheur d'y constater les plus heureux résultats. Mais, hélas ! sur un assez grand espace encore les difficultés semblent aussi opiniâtres que jamais : les agents du gouvernement s'obstinent à refuser l'enseignement catholique.

La mission du Grand Rond a eu pendant douze ans à combattre sous ce même désavantage. Mais on apprendra avec une joie extrême que le gouvernement de Washington vient enfin d'accorder à ces pauvres sauvages cette faveur si longtemps sollicitée. Tous les amis de l'œuvre de la propagation de la foi liront avec un joyeux intérêt la belle pétition suivante des chefs indiens du Grand Rond au Président Grant, en la cité de Washington.

Réserve du Grand Rond, Orégon, 16 juillet, 1871.

Au Grand Chef des Etats-Unis.

Grand Chef Notre Père, Nous, tes enfants, Chefs de la Réserve Indienne du Grand Rond, ayant appris que Monsieur La Follet, notre agent, avait donné sa résignation, nous t'adressons ici notre demande, espérant que tu la recevras favorablement, et que tu accèderas de grand cœur aux prières de tes enfants. Nous déclarons qu'il y a maintenant presque douze ans que les chefs et les Indiens de cette réserve, ont tenu ensemble un grand conseil, dans lequel il fut résolu que nous aurions un prêtre Catholique pour nous enseigner la Religion à nous et à nos enfants. Quand nous priâmes notre Très Illustre Père, l'Evêque Catholique, de nous donner un prêtre et une Eglise, il nous accorda l'un et l'autre avec joie. Ce prêtre comme un bon père, a vécu avec nous depuis onze ans; il nous enseigne la Religion et a baptisé nos enfants. Nos enfants étant catholiques, et comme eux un grand nombre d'adultes, et ne voulant pas changer de religion, nous te prions de nous donner pour agent non pas un homme hostile à notre croyance, mais plutôt quelqu'un qui lui soit favorable. Et surtout, nous voulons des maitres catholiques pour nos enfants, et, spécialement, les bonnes Sœurs, pour instruire nos filles, parceque nous savons bien qu'à l'école des Sœurs nos filles apprendront à être bonnes, et qu'elles n'y verront ni entendront rien de mal. Cette demande, nous l'avons faite plusieurs fois, pendant le cours des onze ans qui viennent de s'écouler, et nous n'avons été exaucés qu'une seule fois et pendant un court espace de temps. Et pourquoi notre requête serait-elle rejetée? As-tu l'intention de nous faire changer de religion? C'est en vain qu'on a tenté de le faire pendant onze ans; nous ne changerons jamais. C'est pour cette raison que ton école ici est déserte. Si tu nous donnais une école qui fût d'accord avec nos principes, elle serait fréquentée. Quand monsieur Meacham, Surintendant, est venu visiter cette

réserve, nous lui avons fait de nouvelles instances, le priant de se rendre à notre demande. Il promet d'écrire à cet effet au commissaire. Nous pensions qu'il avait lui-même le pouvoir de satisfaire à nos désirs. Il nous a assurés que nos vœux seraient bientôt accomplis et que tu vor drais bien te rendre à notre prière. Maintenant, il par que tout dépend de toi. Sois donc un bon père pour nous, qui avons toujours été de bons enfants. Ne nous donne pas plus longtemps un serpent pour un poisson. Montre-toi bon à notre égard; fais nous justice; remplis de joie le cœur de tes enfants, et nous t'aimerons comme on aime un bon et tendre père. Dans cette espérance, nous te souhaitons une longue vie toute de bonheur, et signons nos noms avec nos marques.

LEWIS NEPISSING,	† sa marque.
JOSEPH NEGRATA,	† do.
HENRY KAYEKAYE,	† do.
PETER KANAYA,	† do.
SOLOMON RIGGS,	† do.
ROGUE RIVER THOMAS,	† do.
WM. LAWRENCE,	† do.
BILLY WILLIAMSON,	† do.
YAMBILL PETER,	† do.
JONAS EWAY KETY,	† do.
WATCHEM,	† do.
OREGON CITY JOHN,	† do.

Nous, Soussignés, certifions que les noms ci-dessus sont vraiment ceux des chefs qui ont signé.

JAMES ALLEN,
WILLIAM WOODS,
MATTHEW MURPHY,
MICHAEL ALWART,
MICHAEL CASEY.

LE SOU PAR SEMAINE.

La lettre suivante est d'un missionnaire du Sa-t chuen méridional, (Chine) au directeur d'un petit Séminaire de Beauvais. Qu'on veuille lire avec attention cette lettre qui est un appel en faveur du sou par semaine; et l'on verra quel levier puissant est cette petite aumône de l'associé de la Propagation de la Foi.

«..... Vous voudriez de moi un petit mot qui pût stimuler vos élèves en faveur de la Propagation de la Foi : le voici.

« En Chine, la société toute païenne a pour principe de laisser les gens mourir de faim, quand ils n'ont pas de quoi manger. En 1864, je voyais mourir de faim, sous mes fenêtres, une centaine de personnes par jour, tandis que, à quelques pas de là, on chantait la comédie; et le fashionable Chinois, qui, en sortant du spectacle, heurtait du pied le cadavre de son semblable, s'indignait de ce qu'une telle vermine eût osé entraver sa noble marche.

Voilà le païen, l'homme sans religion, sans principes, l'homme de la sagesse et du plaisir, dont nous avons mission de faire un chrétien pour le cœur et un Français pour la générosité ! Eh ! bien, pour cela, il nous faut le sou de la Propagation de la Foi. Nous donnons bien, nous, notre vie, notre sang, nos sueurs, la moelle de nos os, vingt ans de notre jeunesse; nous avons donné notre mère, nos frères et sœurs, nos amis, notre patrie pour cette noble cause. Il ne manque, pour la faire réussir, que ce pauvre petit sou par semaine, un peu moins rare, un peu plus brillant, d'argent plutôt que de cuivre, d'or plutôt que d'argent, et avec ce sou, nous ferons fortune, fortune d'âmes, fortune de paradis. Et plus il y aura de sous plus il y aura d'âmes sauvées, plus il y aura de voix qui prieront tous les jours pour leurs bienfaiteurs, plus il y aura de fruits pour le paradis et de gloire à Dieu.

« Et que ferons-nous de votre sou ? Ce que nous en fai-

sons actuellement. Nous bâtirons le plus solidement possible cette Eglise de Chine dont nous sommes les indignes architectes. Au lieu de trois écoles pour nos enfants, nous pourrions en entretenir six ; au lieu de soixante enfants, nous pourrions en instruire cent vingt. Hélas ! nous ne leur prodiguons pas le comfortable de la vie ; ils ne mangent que les légumes qu'ils ont cultivés de leurs mains, ne touchent à la viande que deux fois par mois, et sont moins bien vêtus que nos mendiants de France. Et encore, faute de ressources suffisantes, sommes-nous obligés de laisser absolument sans instruction une grande moitié des enfants d'anciens chrétiens et les deux tiers des nouveaux. Or, cependant, une famille chinoise ne peut être vraiment chrétienne que par les enfants ; les adultes qui embrassent la religion n'ont le plus souvent ni la faculté, ni la volonté d'étudier à fond la doctrine et les devoirs qu'elle enseigne.

« Que ferons-nous de votre sou ? Il y a sept ans que je suis en Chine : un congé complet. Le passé me permet de vous dire ce que je ferai de votre sou dans l'avenir. Lorsque j'arrivai dans ma petite paroisse de 70 à 80 lieues de long sur 50 à 60 de large, je n'avais pour dire la messe, qu'un petit oratoire, bâti sur pilotis, aux bords du fleuve Bleu. L'année même de mon arrivée, ce fleuve monta presque jusqu'au toit, mais enfin il n'emporta pas la maison ; je pus encore célébrer l'auguste sacrifice, l'hiver, sur un magasin de poudrette non pulvérisée, l'été, sur une nappe d'eau trop souvent tapissée de cadavres (dix à trente tous les matins). Je pris votre sou, j'y mis le mien, celui de mes amis de France, et puis encore le tout petit sou de mes chrétiens, et je me procurai, pour loger le bon Dieu, un local où l'on ne craint plus ni l'eau, ni la poudrette, ni les cadavres. Trois ans plus tard, un nouveau petit sou m'a permis de bâtir un second oratoire aux Saints Anges et d'y établir une école de la Sainte-Enfance. C'est de là, où je prends mes premières vacances depuis sept ans, que je vous écris cette lettre, pendant que mon jeune vicaire, envoyé, lui aussi, par votre sou, s'escrime à faire ses premières armes dans une partie de ma paroisse que je lui ai cédée. D'autres petits sous me fourniront les moyens de bâtir ailleurs et d'ouvrir des écoles.

« Ne vous figurez pas qu'on bâtit une maison pour s'y loger ; notre vie est celle du Juif-errant : marche, marche

toujours. J'ai dû depuis six ans faire chaque année plus de douze cents kilomètres à la poursuite des âmes, et sans chemin de fer, à pied, en barque, en palanquin, transi de froid, mourant de chaleur, risquant plus d'une fois de me casser le cou, ou de donner à diner aux poissons. Voilà la vie d'un missionnaire.

* Voulez-vous maintenant savoir le résultat du petit sou pour un seul missionnaire pendant son premier congé ? Il a entendu 14,270 confessions, donné 7,751 communions, 756 confirmations, baptisé 428 adultes et 356 enfants de chrétiens, fait baptiser 32,187 enfants de païens. Voilà ce que produit ce sou de la Propagation de la Foi et il produirait dix fois plus s'il était dix fois plus gros.

* *Factus sum insipiens*, en me vantant de mes prouesses, mais *vos me coegistis*, car j'espère faire grand bien à vos âmes en stimulant votre zèle.